POUR

UNE DISTRIBUTION DES PRIX

AUX ENFANTS DÉLAISSÉES DE L'OEUVRE DE MADAME DE CARCADO (1).

Qu'il est beau, qu'il est touchant le spectacle qui frappe en ce moment nos regards, et que la religion de Jésus-Christ se montre ici sous des traits bien propres à lui concilier les esprits et les cœurs !

Nous savons que cette religion sainte n'est que charité, et que le caractère distinctif de ses vrais disciples, c'est l'amour qu'ils ont les uns pour les autres. Partout où elle a pénétré, elle a su inspirer les sentiments les plus généreux, et rendre les âmes plus compatissantes aux maux de l'humanité. Il n'est pas de genre de misères qu'elle ne soulage, point de malheurs qu'elle laisse sans consolation ; elle embrasse tous les besoins comme toutes les conditions et tous les âges, l'enfant au berceau comme la vieillesse sur les bords de la tombe. Tout ce qui souffre, tout ce qui pleure sur la terre est l'objet de sa sollicitude ; le monde entier est plein de monuments qu'elle seule a préparés à l'humanité souffrante. Pour rendre le malheureux plus sacré pour nous, elle nous fait envisager en lui Jésus-Christ même. Je me rappelle qu'il existe en Europe une ville où, sur le frontispice de l'un de ces

(1) Adélaïde Raymonde de Carcado, née de Malezieu, mourut à Paris le 25 janvier 1808. Ce discours fut prononcé quelque temps après sa mort.

asiles ouverts à toutes les infirmités de la nature, on lit ces paroles : A Jésus-Christ dans la personne des pauvres ; *Christo in pauperibus.*

Et ne pensons pas que ce feu sacré soit éteint parmi nous. Malgré la dépravation du siècle présent, malgré le vil matérialisme qui flétrit les âmes, et le froid égoïsme qui les dessèche, la flamme de la charité brille et brûle encore au milieu de nous. Sans aller en chercher la preuve bien loin, je la trouve dans cette assemblée même. O combien n'est-elle pas digne des jours les plus purs du christianisme ? Comme elle rappelle ces temps de ferveur primitive où les sentiments de charité qui unissaient les petits et les grands, les riches et les pauvres, le troupeau et les pasteurs, ne faisaient de l'assemblée des chrétiens qu'un cœur et qu'une âme ! Si les ennemis de l'Evangile étaient présents en ce lieu ; s'ils voyaient tout ce que la charité inspire ici de tendresse aux uns, de reconnaissance aux autres, de précieux sentiments à tous, pourraient-ils ne pas déposer les préjugés qui les offusquent, et ne seraient-ils pas tentés de s'écrier, comme autrefois les païens témoins de l'union des premiers fidèles : Voyez comme ils s'aiment les uns les autres ?

Dans les fêtes d'un monde profane, que de bruit, que d'éclat, que de magnificence pour flatter les sens et l'imagination ! Ce que les arts ont de plus rare et de plus varié, peut-être même de plus voluptueux, est mis en usage pour tenir les esprits comme dans une espèce d'enchantement : toutefois ce brillant appareil n'écarte pas le dégoût et l'ennui. Bien souvent toute cette pompe fatigue sans rien dire au cœur, ou le cœur est enivré sans être satisfait. Ici point de vaine ostentation, point de luxe profane : et pourtant le cœur y éprouve les émotions les plus douces ; la charité avec ce qu'elle a de plus tendre et de plus touchant, l'amour de Dieu et des hommes, voilà ce qui brille de toutes parts dans cette assemblée ; et cela

cès. Sans esprit de domination, elle n'est la première dans cette œuvre sainte, que pour se mettre à la dernière place par sa condescendance. Avec des vertus si pures, que ne devait-elle pas attendre de la protection du ciel! Aussi bientôt les effets surpassent ses espérances : son œuvre prend des accroissements rapides; c'est la semence dont parle l'Evangile, qu'on voit croître, se développer, s'étendre et devenir un grand arbre, sur lequel viennent se reposer les oiseaux du ciel. Parmi vous, mes enfants, il en est plusieurs qui ont eu le bonheur de voir et de connaître celle dont je me plais à vous entretenir, et qui en ce moment ne se rappellent pas sans quelque attendrissement les marques qu'elles ont reçues de sa bonté touchante. Lorsqu'il a plu au ciel de la retirer de ce monde, et de lui donner la couronne due à ses vertus, vos regrets, vos gémissements, vos prières, ont accompagné son cercueil, et vos pleurs ont fait son éloge. Heureux ceux qui meurent comme elle dans les travaux de la charité, et qui sont ensevelis dans les bénédictions et les larmes des pauvres et des malheureux! Elle n'est plus, cette femme forte, mais elle vivra dans vos cœurs, mais du haut du ciel elle vous voit et vous protége, mais son esprit repose sur la dame généreuse qui a eu le courage de lui succéder, et sur celles qui sont associées à ses fonctions toutes maternelles.

Au moment de sa mort, on sembla craindre pour la stabilité d'une œuvre dont elle était l'âme et semblait être le soutien nécessaire : vaines alarmes; son œuvre était celle de Dieu, Dieu sut bien la faire prospérer. Voilà donc quelle est la glorieuse destinée des saints; ils passent au milieu de nous en faisant le bien; mais, plus puissants après leur mort que pendant leur vie, ce qu'ils avaient commencé par leurs travaux sur la terre, ils l'achèvent dans le ciel par leur protection. Telle, mes enfants, a été, telle est encore pour vous madame de Carcado.

Tout récemment encore, mes chers enfants, la mort vous a ravi une des dignes coopératrices de madame de Carcado. Le poids de ses années n'avait pas amorti le feu de sa charité; son zèle semblait croître avec son âge, et recevoir une activité sans cesse renaissante. Dans les jours douloureux qui ont terminé sa vie, comme elle aimait à penser à vous! avec quelle confiance elle sollicitait vos prières! mais aussi avec quelle ferveur vous vous adressiez pour elle au Dieu des miséricordes; avec quelle piété vous avez accompagné sa dépouille mortelle, uni vos supplications à celles de l'Eglise pour conjurer le Seigneur d'abréger pour elle les jours d'expiation! C'est ainsi que se forme un heureux échange de dettes et de reconnaissance, de soins et de prières, de biens temporels et de bénédictions spirituelles. Mais les bienfaitrices de ces enfants ont la meilleure part, et c'est sur elles que s'accomplit cette parole, qu'il est plus heureux de donner que de recevoir (1).

Que s'il était ici des personnes qui jusqu'à ce jour n'eussent pas connu cette sainte entreprise, qu'elles en conçoivent les plus nobles idées, qu'elles en contemplent les fruits salutaires dans cette troupe nombreuse d'enfants réunies, élevées par les soins d'une association qui n'a d'autres trésors que ceux de la Providence! Sans elle que seraient devenues ces enfants? que deviendraient-elles encore? Répandues dans cette capitale, placées au sein de la corruption la plus profonde, elles seraient comme des brebis errantes, exposées à toutes les fureurs des loups dévorants; l'ignorance, l'oisiveté, les vices les plus honteux flétriraient leur innocence : combien peut-être finiraient dans l'ignominie des jours qu'elles auraient passés dans le vice! La charité a prévenu tous ces malheurs; le zèle a recueilli ces enfants, et la religion dirige

(1) Act. xx, 35.

leurs premiers pas dans la route de la vie. O quel malheur, si l'impossibilité de continuer cette œuvre si sainte forçait de l'abandonner; si ces timides colombes que la charité couvre de ses ailes et réchauffe dans son sein allaient être dispersées! Il n'en sera pas ainsi. Les besoins sont grands, mais la générosité des fidèles sera plus grande encore; la froide humanité se lasse, la charité est inépuisable comme la bonté de Dieu qui en est la source. Non, ces enfants ne seront pas délaissées; elles vivront, elles se formeront à la vertu; et ces enfants et leurs mères selon la grâce, et leurs bienfaitrices généreuses seront toujours le tendre objet de celui qui est plus particulièrement le Dieu des pauvres et des petits, et qui a dit: Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde (1).

(1) Matth. v, 7.

POUR LA BÉNÉDICTION

DE LA CHAPELLE

DE L'INFIRMERIE DE MARIE-THÉRÈSE.

LE 8 DÉCEMBRE 1819.

Induite vos viscera misericordiæ, sicut electi Dei, sancti et dilecti.
Revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, comme les élus de Dieu, saints et bien-aimés. COLOS. III, 12.

JAMAIS la religion, Messieurs, ne paraît plus belle, plus touchante, plus digne du Pére commun de tous les hommes, que dans les soins mêmes qu'elle donne à ce qu'il y a de faible, de délaissé, de pauvre et de malheureux sur la terre. C'est ici qu'elle brille d'une gloire qui n'appartient qu'à elle, et qui dès son origine l'éleva bien au-dessus des cultes aussi stériles que corrompus du paganisme. Aux yeux de l'apôtre, les disciples ne pouvaient être appelés les enfants bien-aimés de Dieu, qu'autant qu'ils étaient revêtus envers leurs frères d'entrailles de miséricorde: *viscera misericordiæ*. Et que nous apprend leur histoire? C'est que les vieillards, les veuves, les orphelins, surtout les enfants des martyrs, les confesseurs de la foi, devinrent l'objet de la tendre sollicitude de l'Eglise chrétienne. A ce spectacle si nouveau que donnaient les premiers fidèles, les idolâtres, au rapport de Tertullien s'écriaient: Voyez comme ils s'aiment les uns les autres! Ainsi l'Eglise chrétienne, sous le fer des bourreaux, étonna le monde Romain par des miracles de charité comme par des miracles de courage.

seul porte dans l'âme je ne sais quelles impressions de contentement et de joie.

Que voyons-nous, en effet, autour de nous? Ce sont des dames véritablement chrétiennes, qui font leurs délices de secourir l'enfance délaissée, de la garantir des piéges de la séduction, et de former à la vertu des cœurs qui, sans leurs soins, seraient trop souvent dévoués au vice et à l'iniquité.

Ce sont des personnes généreuses, qui, sans être associées à cette œuvre si précieuse par leur vigilance et leurs travaux, le sont par leurs pieuses largesses, et qui soutiennent par leur charité ce que la charité seule a fait entreprendre.

Ce sont des enfants dociles, pénétrés de reconnaissance pour les soins qu'on leur prodigue, qui se livrent à des travaux analogues à leur âge, à leur sexe, et dont le cœur ne recevant que d'heureuses impressions, croissent tous les jours dans la solide piété.

Ce sont des maîtresses habiles, dont la bonté égale la sagesse, qui se dévouent à l'éducation de ces enfants avec un zèle sans bornes, et qui ont la consolation si douce de voir leurs efforts couronnés par le succès.

Ce sont enfin des pasteurs, qui ne sont les premiers par leur caractère et leurs fonctions, que pour être aussi les premiers par leur sagesse et leur sollicitude. Ainsi tout est pur, tout est saint dans cette assemblée; tout y porte dans l'âme des sentiments de paix et de vertu. O charité chrétienne, voilà tes pompes et tes fêtes! des ignorants instruits, des pauvres assistés, des malheureux consolés, des enfants arrachés au vice, des cœurs égarés ramenés à la vertu, voilà tes conquêtes et tes trophées! O charité, les hommes auront beau faire, ils ne remplaceront jamais ni ton nom ni tes œuvres! Tu ne fais que des heureux par tes bienfaits, tu ne règnes que sur les cœurs; tes victoires sont douces au vaincu comme au vainqueur; et si

quelquefois tu fais couler des larmes, ce sont toujours des larmes de consolation et de joie.

Que vous dirai-je, et à vous, Mesdames, pour encourager votre zèle; et à vous, enfants chéries de la Providence, pour enflammer votre reconnaissance? Ici vos cœurs vous parleront bien mieux que nous ne pourrions le faire dans nos discours. Tout notre ministère doit se borner à faire des vœux pour la continuation d'une œuvre si méritoire pour celles qui en sont les auteurs, si salutaire pour les enfants qui en sont le tendre objet, si glorieuse à la religion qui seule a pu l'inspirer, et qui seule peut la perpétuer.

Il est écrit dans nos livres saints : O qu'ils sont beaux les pas de ceux qui évangélisent la paix, qui répandent la bonne doctrine, et avec elle les vertus qu'elle fait germer de toutes parts! paroles qui regardent particulièrement les pasteurs des âmes et les propagateurs de la foi, mais qui ne sont pas étrangères aux dames chrétiennes qui remplissent envers ces enfants une espèce d'apostolat. Oui, nous pouvons dire avec confiance : Qu'ils sont beaux, qu'ils sont précieux devant Dieu et devant les hommes, les pas de celles qui vont chercher l'enfant délaissé, l'enfant orphelin, le fils du malheur, pour couvrir leur nudité, réchauffer leurs membres glacés, jeter dans leurs âmes des semences de vertu, leur donner une éducation chrétienne, et former leurs mains à des travaux utiles qui puissent éloigner d'eux les désordres qu'entraînent la misère et l'oisiveté. O véritables mères des pauvres, vous que le ciel a revêtues d'entrailles de miséricorde, vous trouvez dans votre cœur, dans la bénédiction de ces enfants, une bien douce récompense! Surtout vous vivez dans l'attente que les malheureux qui vous devront l'éducation, et peut-être la vie, vous introduiront eux-mêmes dans les tabernacles éternels. Vous savez combien est magnifique celui qui ne doit pas laisser sans

récompense le verre d'eau froide donné en son nom, et ces hautes espérances sont bien faites pour animer votre charité; mais croyez aussi que les vœux de tous les vrais chrétiens vous accompagnent en tous lieux, et que la Providence, qui jusqu'ici a visiblement protégé votre entreprise, ne vous abandonnera pas. Poursuivez, femmes chrétiennes, votre carrière avec cette foi qui opère des prodiges; et, s'il le faut, le ciel saura enfanter de nouveaux miracles en votre faveur.

Pour vous, mes enfants, consultez ici votre cœur, et dites-nous ce que vous sentez de respect et d'amour pour celles qui prennent un si tendre soin de vos premières années. Pourriez-vous ne pas répondre à leur zèle, ne pas les consoler par la sagesse de votre conduite? Oui, toujours vous serez leur couronne et leur joie par des mœurs pures, par votre application au travail, par les sentiments et les œuvres d'une piété sincère. Tout ce qu'elles vous demandent, c'est que vous ne trompiez pas leur attente, c'est que vous soyez fidèles aux sentiments qu'elles cherchent à vous inspirer. Si elles sont vos mères par leur tendresse, soyez leurs enfants par votre docilité; tous les jours élevez des mains innocentes vers le ciel, pour conjurer le Seigneur de bénir celles à qui vous devez le plus précieux de tous les biens, celui d'une éducation chrétienne. Voyez comme en ce jour elles cherchent à encourager vos efforts naissants en vous distribuant des récompenses; recevez-les comme un nouveau gage de leur tendresse pour vous, et sachez y voir un motif nouveau de les honorer, de les chérir toujours davantage.

Sans doute vous aimerez à vous joindre à nous en ce moment pour payer un tribut d'hommages à celle qui posa les fondements de cette précieuse institution, et dont la mémoire ne doit jamais s'effacer de vos cœurs.

Douée d'une imagination ardente, d'une sensibilité profonde, d'une élocution abondante et facile, de manières

insinuantes et douces, madame de Carcado consacra à l'auteur de tous les biens les dons qu'elle avait reçus de lui, et les fit servir utilement à l'une de ces œuvres que le christianisme seul fait voir à la terre. Après avoir vu sa fortune dissipée au milieu de nos orages politiques, presque indigente elle-même, ses propres malheurs ne font que la rendre plus sensible à ceux de ses semblables. Elle est surtout vivement touchée de cet état d'abandon où se trouvent ces enfants qu'une destinée cruelle a privées de leurs parents; elle ne pense pas sans frémir aux dangers sans nombre qui environnent leurs tendres années; elle tremble sur le sort de leur âme, en même temps qu'elle s'attendrit sur leurs besoins corporels; son zèle s'enflamme à la vue des maux de ces innocentes créatures, et lui inspire le dessein généreux d'aller à leur secours. Mais où trouvera-t-elle des ressources? O! les amis de Dieu ont des secrets ignorés du reste des hommes; faibles de leur propre nature, mais forts de la force de Dieu même, ils savent triompher de ces obstacles où viendraient échouer la prudence et même la puissance humaine. Madame de Carcado a besoin de coopératrices: le ciel lui en suscitera qui seront dignes d'elle; elle ne peut se passer de ressources pécuniaires: hé bien, la Providence aura pour elle des trésors toujours ouverts. Les premiers dons qu'elle reçoit pour commencer son œuvre lui sont faits par des personnes qui étaient elles-mêmes presque dans l'indigence, et cette aumône faite par des pauvres, elle la regarde comme un gage de la bénédiction céleste sur son entreprise. Sans présomption, elle se compte pour rien elle-même; mais aussi, sans pusillanimité, elle ne se refuse pas à devenir l'instrument docile de la divine miséricorde; elle a une humilité courageuse, pour me servir du langage de saint François de Sales. Sans impatience comme sans orgueil, elle n'est ni rebutée par les contradictions ni enorgueillie par le suc-